

XYZ. La revue de la nouvelle

La cymbale de Juan David

Françoise Major



Numéro 140, hiver 2019

Musique : des nouvelles sous influences musicales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92178ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, F. (2019). La cymbale de Juan David. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (140), 13–21.

La cymbale de Juan David

Françoise Major

— C'EST SERA PAS POSSIBLE pour ce soir. Il neige.
Il neige, il neige. Émilie dépose son cellulaire sur le comptoir de la cuisine, reste penchée, les yeux fixés sur l'Arborite beige. La surface est tellement usée qu'il faudrait se concentrer pour en discerner les motifs — de fines veines dorées, dessinées comme au hasard — sous les cernes brûlés et autres craquelures laissés par les locataires successifs. Il neige ? Elle a raccroché trop vite. Les conversations téléphoniques ne durent jamais plus que quelques secondes avec lui. Dans la ruelle, une couche blanche s'ajoute à la croûte de glace qui couvre l'asphalte depuis des semaines, car il neige, en effet, pas de doute ni de surprise. Émilie reprend son téléphone, appelle Jean-Michel :

— Yo. Juan David dit qu'il vient pas ce soir. Parce qu'il neige, qu'il dit. C'est une blague ?

— Quoi ! C'est pas une blague. Juan David est *weird*, oublie pas.

— *Weird* oui, mais je vois pas le lien.

— C'est cette absence de lien, essentiellement, qui fait qu'on le trouve *weird*. Va le chercher. De force, s'il faut. Je prendrai un taxi.

— Câlisse.

— J'ai foi en toi.



Les feux arrière des automobiles se reflètent à l'infini dans les flocons échoués sur le pare-brise. En traversant le pont, Émilie se repasse le second appel, celui où elle essaie de raisonner Juan David, cette neige-là voyons c'est rien, écoute, je vais aller te chercher, je suis toute seule oui, il y a en masse de place pour ton drum, je connais Brossard, non en fait non je connais pas Brossard, mais je sais me rendre, quelle glace, 13

pas plus dangereux que, tu hallucines, tu viens pas d'arriver au pays pourtant c'est pas la tempête du siècle l'hiver on fait avec; l'appel où elle finit par devancer les questions, pontifical, crier un peu après Juan David qui cache peut-être un mobile honteux pour ne pas vouloir donner de show ce soir-là, leur premier, des mois de pratique câlisse, ses housses sont peut-être au lavage, ou sa femme les aura mises à la sècheuse et elles auront rétréci, de minuscules housses bonnes à jeter à la poubelle ou à recycler en étuis à castagnettes et à tambourins, ou bien il a une phobie de, de, de Ville-Énard, tiens, ou souffre d'hémorroïdes, gênant, ça, pour un drummeur, à moins qu'il soit terrassé par le trac, c'est ça, le trac, et elle texte Jean-Michel même si elle est au volant.

Yo, il a le trac, c'est juste ça, j'en suis sûre
Ou p-e des hémorroïdes



Brossard. Dédalles laids. Neige, ben oui, neige.

Devant la maison de Juan David : la voiture de Juan David. Encastrée dans des cloisons de neige sale. Si l'hiver devait durer pour toujours et la neige ne jamais fondre, elle resterait là, fossile moderne témoignant des va-et-vient des souffleuses. Un fossile spécial, bien rempli de tambours — Émilie ne manque pas de le remarquer.

À l'intérieur du bungalow, c'est la musique des jours tristes. Juan David, amateur d'afrobeat, de jazz fusion et de tropicália, fin connaisseur de tous les solos des batteurs pour qui il nourrit une obsession, écoute cependant un chant plaintif, au vibrato arabisant, qui envahit la rue jusqu'à s'étouffer dans les bancs de neige. Une mélodie en mineur qu'on dirait écrite exprès pour inciter les âmes tristes à s'ouvrir les veines. Voix, guitare, même pas de percussions. Décidément. Quelque chose cloche. Rien ne bouge, personne en vue dans la maison, sauf Juan David qui se force pour sourire à Émilie. Il a l'air de n'attendre personne dans ses pantalons mous, avec ses yeux qui roulent dans l'eau, c'est le rhume alors, un

début de rhume, ou il surjoue le théâtre de sa défection, mais. les tambours. dans sa voiture. Il viendra.

— Ça va ? Qu'est-ce que t'écoutes ? On part avec ton auto ?

Il hoche la tête. Mieux vaut qu'il passe son tour, vraiment. Et de nouveau la litanie : glace, bancs de neige, conduite dangereuse, très, trop risqué. Émilie se saisit de la pelle en métal qui traîne entre les bottes et dont le manche a laissé de multiples marques sur le mur.

— Juanda. Je me suis rendue, je suis pas morte. Je vais commencer à déblayer ton char. Prépare-toi, grouille. Pis viens m'aider.



Ce n'est pas le drum principal qui est transporté avec précaution de la voiture à la scène de l'Université de Ville-Émard, institution miteuse du boulevard Monk. C'est la batterie numéro deux qui brillera, jolie, mais moins précieuse, une cüte à paillettes, parfaite pour une sortie d'un soir. Une cloche à vache, un bar chimes et trois rototoms complètent néanmoins l'arsenal de Juan David, qui redouble de bons conseils et d'avertissements pour éviter qu'un de ses tambours roule sur le trottoir dans la neige. La maldita nieve.

Juan David n'est plus l'homme aux pantalons mous de tantôt, mais un danseur véloce. Il entame la chorégraphie nécessaire pour assembler son instrument sur la petite scène, commence par installer le bass drum. Jean-Michel s'approche, Juan David lui dit qu'il peut faire ça seul, Jean-Michel insiste, Juan David lui tend une paire de gants : pour éviter les traces de doigts, sur les cymbales surtout, mais sur tout le reste aussi. Il désigne du menton le bar chimes : accroche-moi ça. Jean-Michel obtempère, et le son d'une journée de vent doux remplit quelques instants l'espace. Il s'attelle ensuite à ouvrir les pieds des cymbales sans rien y poser, laissant à Juan David le soin de déterminer l'amplitude parfaite en fonction du poids que chacun d'eux aura

à supporter. Juan David le remercie, super ton aide, je me charge du reste. Jean-Michel acquiesce de la tête, pense à un dernier service qu'il peut rendre à Juanda avant d'aller se commander une bière et tente de lui dégager un espace de manœuvre plus adéquat, mais. Un grincement horrible fend l'air. Une des splashes, que Juanda s'apprêtait à fixer sur son pied, a foutu le camp à terre. Un de ses rebords s'est plié. Et Juan David aussi s'est replié. Comme paralysé de douleur. Et le grincement de la cymbale abîmée ressurgit de son ventre :

— LA CONCHA DE TU MADRE. LA CONCHA DE TU HERMANA.



L'Université de Ville-Émard — l'UVE pour les intimes — se remplit tranquillement d'une clientèle composée à parts à peu près égales de très bons amis d'Émilie ou de Jean-Michel, de sorteux ironiques n'ayant rien de mieux à faire et d'habitues de la place. Les uns comme les autres ne portent aucune attention au soundcheck que le band expédie et durant lequel l'atmosphère se détend un peu, seulement parce que le temps passe, et peut-être parce que la splash ne semble pas sonner si mal, malgré tout.



C'est l'heure. Ils montent sur scène. Le public ne se tait pas pour eux. Les yeux de Jean-Michel se rivent sur Juan David. Il ne sait pas s'il craint la crise de panique ou l'accès de rage, le trou de mémoire ou les baguettes qui glissent entre des doigts tremblant de colère. À la première chanson, Juan David entre une demi-mesure trop tôt, mais joue surtout trop vite. Son tempo accéléré complique la tâche d'Émilie qui peine à prononcer les paroles ; elle les remplace çà et là par des lalala ; la mélancolie tourne au ridicule ; le public ne rit pas, mais ne cesse pas de parler. À la deuxième chanson,

16 Juan David accroche la crash en plein milieu d'un couplet

chanté a capella; sourire complice de Jean-Michel, pas grave, pas grave, on continue, on ne perd pas le fil, tout. va. bien. De grosses gouttes coulent déjà sur le visage du batteur qui plisse le nez dans l'effort, ou la fureur, et recueille, du bout de sa langue, la sueur qui s'est rendue aux commissures de ses lèvres.



Le groupe n'a pas encore de nom. Pour ce soir, ils ont décidé de s'appeler Les Innommables. Il y a cinq mois qu'Émilie et Jean-Michel, des amis du secondaire, ont rencontré Juan David par l'entremise d'une petite annonce sur un forum de musiciens. Cet homme à la crinière épaisse, de quinze ou vingt ans leur aîné, ne semble, sauf pour sa famille, vivre que pour sa batterie: un monstre qu'il persiste à améliorer de cymbales rares et d'extensions exotiques et qui doit déjà valoir dans les trente mille. Il justifie ses dépenses en disant que chaque tambour ou cloche l'inspire. Vrai qu'il pense toujours à la manière de donner du souffle à une chanson trop égale en intégrant ici quelques mesures de cumbia, là un peu de bembé ou de rumba, des rythmes qu'Émilie et Jean-Michel croyaient incompatibles avec leur style. Des sourires crispés et des frissons d'effroi, il y en a eu beaucoup en réaction aux propositions tropicales de Juanda, mais ni l'un ni l'autre n'était du genre à savoir s'opposer et, finalement, leur indie folk un peu celte et un peu plate en était ressorti ouvert, inventif — sans pour autant entrer dans la catégorie « musique du monde ». Quand leurs répétitions se terminent, ils regardent des vidéos sur YouTube, se font découvrir des groupes très récents ou très vieux, évoquent ce qu'il serait bon d'essayer (inviter un trompettiste sur la chanson A, remplacer la guitare par du clavier sur la chanson B, essayer d'harmoniser pour chanter comme les sœurs Boulay des fois). Ils ne parlent pas d'eux-mêmes, des actualités ou de leurs mauvaises journées: les répétitions sont un lieu hors du temps et du monde, une pause sacrée

où les problèmes ordinaires laissent place à quelque chose de mieux. Si Émilie et Jean-Michel vont parfois prendre un verre, Juan David, lui, rentre auprès de sa femme (dont Émilie et Jean-Michel ne savent rien, sinon qu'elle s'est fâchée la semaine dernière parce que Juanda avait préféré acheter une énième caisse claire plutôt que de faire le plein d'essence), s'occupe des enfants, se couche tôt à cause du travail. Bref, les relations sont entre eux cordiales sans être amicales, et les conflits, inexistantes, sauf peut-être ce jour où il avait brusquement repris ses baguettes des mains d'Émilie: les gens sans technique dosent mal leur force et risquent d'endommager les peaux, qu'il lui avait dit. Regarde, là, il tendait le menton vers une petite marque sur le snare, c'est mon plus jeune qui a fait ça.

À le voir se perdre dans la performance, car dès la troisième chanson Juanda se perd, Juanda ne forme déjà plus qu'un avec sa batterie, Jean-Michel se dit que toute cette sueur doit bien éclabousser l'instrument, mettre les peaux en danger, tant pis, ce n'est pas son affaire. Derrière ses tambours l'homme a retrouvé ses aises. Il joue comme un enfant, compte les temps à voix haute, rit parfois, se déhanche comme il peut sur son tabouret. Son ravissement emporte le public, qui crie, qui applaudit, et Juan David se nourrit de leurs cris et de leurs applaudissements. Une communion s'opère dans l'Université de Ville-Émard. Les amis et les ironiques se fondent aux initiés, la clientèle oublie presque de boire ou de jouer aux machines, il n'est plus besoin d'alcool pour être ivre et chanter. Le bar miteux est une plage et la scène, un feu de joie. Concentré, tête basse, Juan David ne voit pas ce qui se passe, chacun de ses coups est précis, vif, ses rythmes crachent à la face du monde sa virtuosité, et il étire les chansons sans que le public se lasse. On en redemande, on tape du pied, voilà même un couple debout, qui danse une salsa, yeux brillants, lèvres en cœur. Jean-Michel n'a jamais vu ça — il faut dire qu'il versait dans le métal avant de se convertir au folk, alors les hanches coquines, les bassins déliés, des

Le spectacle se termine sur la chanson favorite du trio, leur premier single peut-être, *Soleil de minuit*, un délicieux spleen qui peu à peu s'anime, et dont le crescendo final a l'effet d'un orage : un orage électrique qu'on n'essaie pas de fuir, une ondée accueillie les bras ouverts. Juan David, en sueur, reçoit une ovation.



Lundi matin, deux jours plus tard, le téléphone de Jean-Michel sonne :

— Faut que je vous parle. C'est à propos du band.

Juan David leur donne rendez-vous le soir même dans un bar à poudre de la rue Saint-Hubert où il arrive le dernier. Il ne s'assoit pas, il se laisse tomber sur la chaise, mais reste droit, il a ce qu'on pourrait appeler un port fier. Il déballe son sac sans salut, sans ça va :

— Hé. Je ne pourrai pas continuer. Avec le band je veux dire. Désolé.

Émilie et Jean-Michel ne comprennent pas : quoi, comment ça, il s'est passé quelque chose, c'est-tu une question d'horaires ? Après le show qu'on a donné ! T'étais si bon. Une vraie rockstar.

— Merci.

Juan David prend le temps d'accepter les fleurs offertes non sans lisser quelques fois sa crinière, moins bouclée que d'habitude car un peu grasse ; pause, renifle, reprend :

— Merci, ça fait plaisir. Non, c'est pas le band ou les horaires, non. Je dois m'en aller. Je pars pour une cymbale. À Los Angeles.

Les airs s'hébètent et les pintes se suspendent, les *quoi ?* sont enterrés sous la voix de Marjo qui chante les chats sauvages.

— Un modèle discontinué, une perle des années soixante-dix. Ils la vendent à Los Angeles et nulle part ailleurs, ça fait longtemps que j'économise. C'est vraiment une cymbale incroyable. Hand hammered, évidemment. Un son crisp. C'est la même que dans le vidéo de...

Mais Juan David se censure, comme s'il avait peur qu'Émilie ou Jean-Michel le devançant, volent à Los Angeles, mettent le grappin sur le Saint-Graal avant lui.

— J'ai fait mes comptes. J'ai le montant pour me rendre à L.A. et l'acheter. Le montant exact, je veux dire. Je trouverai là-bas comment gagner ma vie. Après, je rentre en Argentine. L'hiver est long ici. C'est froid. J'ai assez donné.



Dans la taverne, des anges passent. Émilie et Jean-Michel ne croient cette histoire qu'à moitié. Qui abandonnerait tout pour une cymbale ? Mais ils ne savent pas ce que tout représente, ils ignorent même où Juan David travaille, ce qu'il aime à part Terry Bozzio et Airto Moreira, et Cyro Baptista et Tito Puente, et Papa Jo Jones, s'il joue au hockey le dimanche, dans la rue, avec ses enfants, s'il collectionne les timbres ou préfère aller au spa. Un bungalow à Brossard ; il n'y a pas là de quoi retenir un homme. Émilie demande, sans empathie véritable, cherchant surtout à comprendre si une histoire moins farfelue se cache, quelque part, sous la chimère de la cymbale :

— Tes enfants, ta femme ? Ils sont contents d'aller vivre en Argentine ? Ta femme est de là-bas aussi ? Ils ont quel âge, donc, tes garçons ? Ils vont finir leur année scolaire avant, j'imagine.

— Ma femme ne sait pas encore. Je pars sans eux, évidemment. À quatre dans la voiture, où est-ce que je mettrais mes drums ?

Le visage de Juan David se referme, il ne répondra plus aux questions. Ses deux mains s'appuient sur la table. Il recule sa chaise. Les pattes grincent fort sur le plancher. Il se lève et la taverne se transforme en saloon. La voix de Marjo ralentit, se déforme jusqu'à s'éteindre. Juan David cale d'un trait le shot de whiskey qu'on lui a servi sans qu'il le demande et place sur sa tête un chapeau de feutre brun qu'il n'avait pas quand il est entré cinq minutes plus tôt. Ses pas lourds,

égaux, résonnent par-dessus le piano qui joue un ragtime: 60 bpm d'adieux martelés par les pieds, sans regarder derrière. Dehors, une rafale de neige le happe. Et de Juan David, Émilie et Jean-Michel perdront toute trace.